Mon combat pour une psychiatrie humaine

Voici un livre de combat qui n'a rien de martial, rien d'apolo-gétique, dénué de tout ressen-timent et, par-dessus tout, empreint de l'« humanité » revendiquée dans son titre. Son auteur est connu, estimé, mais il fut souvent l'objet d'attaques haineuses, alimentées par l'ignorance, le sectarisme ou des intérêts inavoués. Pourtant le ton de ce livre n'est pas polémique, mieux, il s'en dégage une douceur qui nous rappelle que Pierre Delion écrivit jadis sur la « petite musique de l'enfance ». Nous voici embarqués dans un ouvrage qui retrace un itinéraire, livre un témoignage et défend une cause : pour une psychiatrie humaine.

Par là est désigné le cœur de l'ouvrage : la psychiatrie est humaine et non vétérinaire. Si on l'oublie, on est sur la pente qui conduit à soigner les hommes comme des chevaux. Ce n'est pas le cas aujourd'hui, objectera-t-on. Pourtant le livre de Pierre Delion rappelle ce que fut la condition asilaire qu'il découvre lors de ses premiers stages. La psychiatrie est humaine, mais les hommes ne sont pas toujours soignés ou traités (c'est la même chose) comme tels. Qu'est-ce que cela veut dire ? Sur le fond, comme le disait le philosophe Henri Maldiney, « la psychiatrie est en situation dans l'homme ». La folie est humaine et la psychiatrie recueille des hommes ou des enfants en proie à des crises qui affectent leur être-homme, leur être-enfant. Réciproquement, « l'homme est en situation dans la psychiatrie » (Henri Maldiney). L'épreuve de la souffrance psychique qui affecte autant qu'elle enseigne (c'est le sens de l'antique *pathei mathos*), mais aussi l'expérience de la rencontre, dans le cadre de l'accueil (et non de l'admission) dans l'établis-sement de soins et sa vie quotidienne, de soignants qui, sans s'abriter derrière leurs statuts, entourent la personne souffrante d'une « veillance » ininterrompue : telle est la « leçon de psychiatrie » que Pierre Delion nous transmet aujourd'hui. Cette leçon, il l'a d'abord reçue des fondateurs de la psychothérapie institutionnelle et de la psychiatrie de secteur.

Les années d'apprentissage et de formation sont évoquées avec beaucoup de chaleur : les études secondaires chez les Jésuites, la musique, la découverte de la coopération dans le travail et, dès les premiers stages en institution, la « découverte brutale de l'inconscient ». Une telle découverte, Pierre Delion ne l'a pas faite dans les livres, mais bien dans des établissements des années post-68 où une anti-psychiatrie naïve voulait abattre les murs de l'asile. Quelque chose de ce souffle est encore sensible dans le livre mais repris et infléchi par la pratique de la psychothérapie institutionnelle. Le legs vient surtout de la découverte de la dimension transférentielle de l'institution. Le transfert, découvert par Freud dans le cadre de la cure analytique, n'est pas réservé aux névroses. Sous le nom de « transfert dissocié », il est au cœur du traitement humain de la psychose. Ignorer ou sacrifier le transfert, c'est s'interdire toute possibilité de soin. Raison pour laquelle Dora interrompt sa cure avec Freud qui, après coup, comprend le transfert. Aujourd'hui, dit Delion, c'est l'expertise qui est la négation du transfert : on reste à l'extérieur de la question sur laquelle on est expert. Ce n'est pas un appel irresponsable à contester les autorités académiques, mais une invitation à revenir au cœur de la relation : accueil, rencontre, constellations, groupes, clubs thérapeutiques. Cela passe par une distinction indispensable que Pierre Delion pratique depuis longtemps entre hiérarchie statutaire et hiérarchie subjectale. Sans jamais dénier à ses collègues la légitimité, il sait, comme avant lui Jean Oury, mettre entre parenthèses les statuts quand il s'agit d'étendre la fonction soignante aux proches du patient : autres soignants, famille, amis, autres patients.

Ce livre montre une pratique toujours en éveil, prête à intégrer une objection, une difficulté relationnelle. Cette psychiatrie-là relève de la *phronesis* d'Aristote, de la sagesse pratique, sans s'interdire les ressources de la recherche et de la philosophie : Pierre Delion a travaillé aussi avec les concepts du philosophe C.S. Peirce. Mais ce qui est sans doute le plus personnel et le plus

éclairant dans ces pages, ce sont les petites histoires : « A la claire fontaine », le tablier de Jeanine. Ici on prend en compte, sans employer tout de suite les gros mots comme « pathique », toute l'épaisseur sensible : odeurs, contacts, regards. Ce sont les pages les plus émouvantes du livre. Elles illustrent bien mieux qu'un exposé didactique ce que peut être une hiérarchie subjectale.

En témoignent aussi les pages consacrées au « trésor de la vie quotidienne » : la table, le lit, les couloirs. La quotidienneté est traitée comme un espace de jeu, une aire transitionnelle ou encore, avec beaucoup d'humour, comme ces « pièges à singularités » que sont l'invitation à participer à un atelier, une réunion, une sortie. Le singulier est un concept essentiel à la psychiatrie, à condition de ne pas le nier en renvoyant le patient « au jardin de espèces » (morbides), comme le disait Foucault à propos des classifi-cations héritées de Linné, et ce bien avant le DSM. A rebours de la vie quotidienne où on s'ennuie ou s'enlise parce qu'elle est vide de sens, on appréciera ici les « marais salants à désirs » : lieux dans lesquels les personnes peuvent dire ce qu'elles veulent et « ainsi s'approcher de leur désir inconscient » (du patient comme du soignant). On lira avec profit la page 125 où l'auteur fait le bilan de ce qu'il a appris : il n'exclut rien, ne se prive d'aucun recours. Ce pragmatisme réfléchi devrait dérouter les mauvais procès et les combats douteux : la folie est un processus complexe et il ne faut s'interdire aucune piste.

C'est tout l'attrait de ce livre rédigé en collaboration avec Patrick Coupechoux, historien de la psychiatrie contemporaine. Grâce au style vivant, proche de l'entretien, on comprend que l'auteur a souffert de campagnes calomnieuses de la part d'asso-ciations ou d'autorités mal informées. Pourtant, jamais le moindre ressentiment ne parcourt ces pages. Pas d'esprit de revanche, mais une vigilance jamais en sommeil : contre les réductions classificatoires pour qui les signes porteurs de sens sont de simples observables, contre la pensée managériale d'entreprise qui, appliquée sans esprit critique à toutes les institutions, substitue la logique a priori du protocole à une logique de soin a posteriori.

Ce livre fait du bien car il apaise sans rien céder sur l'essentiel.